Groupe lectures : Jean-Paul DUBOIS.

Jean-Paul Dubois est un auteur particulièrement discret ; le petit texte qui le présente est le même sur tous ses livres et il est très difficile d'obtenir d'autres informations sur son compte.

Né le 20 février 1950 à Toulouse, on sait peu de choses de son enfance sinon qu'il a été marqué par deux faits dans cette période.

- « Moi, j'ai vu ma prof mourir devant moi, j'avais six ans. J'ai découvert l'imminence à 6 ans. Elle parlait et tout d'un coup elle est tombée. J'adorais cette femme, le lendemain, on m'a dit qu'elle était morte.
- Ma vie n'est plus pareille depuis que ma mère m'a dit « ton père sort de chez le cardiologue, il peut mourir d'un instant à l'autre », c'était l'année suivante ».

Le père de Jean-Paul adorait acheter des voitures. Il allait chercher son fils à la sortie de Caousou, collège toulousain tenu par les Jésuites, et l'emmenait au garage. *« Je ne savais jamais ni de quelle marque ni de quel modèle elle serait. Juste qu'elle serait assez puissante pour tracter son camping-car. Mon père était un type singulier. Il a vendu des amplis de puissance, monté un studio d'enregistrement - j'ai toujours le piano dans mon salon -, importé du matériel hi-fi. Il était très bohème, à la fois triste et drôle. Il avait pris la vie comme un terrain de jeu. Il venait d'une famille aisée, tandis que ma mère était fille de berger. Ma grand-mère vendait des fruits et légumes sur le marché. »*
Ce père cachait un secret. Toute sa vie, il n'avait cessé d'écrire.

« Il y en a une malle entière au grenier. Je n'ai rien voulu lire. Ces pages, je ne les lirai jamais, c'est à lui ».

Jean-Paul Dubois garde un souvenir épouvantable de Caousou, des brimades, de la contrainte et des humiliations.

« Au lieu de t'apprendre le beau, le phénoménal, l'intelligent, on t'apprend le latin... Aujourd'hui encore, j'ai des déclinaisons entières dans la tête...»

En conséquence, il décide du principe qui régira sa vie : ne pas dépendre de l'autorité d'un autre et ne pas exercer d'autorité sur les autres. L'écriture lui paraît la solution idéale :

« Quand je lui ai dit que je serais journaliste, mon père m'a répondu : 'J'aurais encore préféré que tu rentres dans la police ». « Il aurait voulu que je fasse l'ENA, au moins que je sois fonctionnaire. »

Le futur prix Femina n'a pas ouvert un livre de toute son adolescence. Il forge sa culture à la lecture de Hara-Kiri, de La Gueule ouverte et du Pop Club de José Artur, «

le seul endroit où la culture arrivait audible pour les mecs de mon âge. Ça sortait du cadre qu'on nous imposait ».

Après, il passe à l'Internationale situationniste. « *Je ne comprenais rien. Mais c'était 'contre' et ça m'allait, ça stimulait l'intelligence, le désir.* »

Après le lycée, il a suivi des études de sociologie, a été journaliste au service des sports de *Sud Ouest*, au *Matin de Paris,* puis grand reporter au *Nouvel Observateur*.
Jean-Paul Dubois apprend le métier de journaliste à Sud-Ouest où il couvre les matchs de foot de l'UST qui évolue en deuxième division. Ça tombe bien. Avec son père, il fréquente le stade Ernest-Wallon dans le quartier des Ponts-Jumeaux. Il est fou de rugby. Dans sa chambre d'enfant, il organisait des France-Angleterre de légende. Il est incollable sur le Stade Toulousain. Le journalisme sportif se révèle une redoutable école d'écriture.

« *Tu dois écrire en temps réel, au milieu de 20 000 types qui hurlent autour de toi, pour que ton papier arrive avant le bouclage. Après ça, tu n'as plus jamais l'angoisse de la page blanche.* »

Ce sera ensuite Le Nouvel Observateur où, sans quitter longtemps Toulouse sauf pour ses grands reportages aux Etats-Unis, il jouit d'une extrême liberté.

« *L'Obs était taillé sur mesure pour mon style de vie. Mais en fait, même le journalisme, je n'étais pas fait pour ça. Dès que j'ai pu vivre de mes romans, j'ai arrêté. On me disait que c'était impossible de vivre de ses livres. Mais si on est malin, si on est têtu, on y arrive. Au bout de vingt ans, j'y suis arrivé. J'ai eu raison de ne pas lâcher. Un jour, je suis passé de 20 000 lecteurs à 200 000, je ne sais pas pourquoi.* »

Le premier livre est né d'un défi, celui de battre le record de Boris Vian qui disait avoir écrit un roman en vingt-cinq jours. Dubois écrit donc en vingt-quatre jours *Compte-rendu analytique d'un sentiment désordonné* - refusé par tous les éditeurs avant d'être publié au Fleuve noir. « *J'étais un peu vexé d'être pris par un éditeur de polar, mais j'avais gagné mon pari, c'était fini.* »

À la suite d'un article paru dans L'Obs, Vincent Landel* lui demande un livre sur les gauchers. Il l'écrit à toute vitesse sur une Japy rouge. Après un passage miraculeux chez Pivot, les ventes explosent. Entre 1987 et 1993, Dubois publie huit livres chez Robert Laffont, avant de rejoindre brièvement Le Seuil, puis sa filiale, **les éditions de l'Olivier dirigées par Olivier Cohen**

*Après une maîtrise de philosophie, il est engagé par les éditions Robert Laffont en 1985 dont il co-dirige cinq ans plus tard les services littéraires. Pendant cette période, il fonde la collection « Éloge », où paraît *Éloge du gaucher dans un monde manchot*, grand succès de ventes qui signale la naissance de l'écrivain Jean-Paul Dubois, dont il publiera les huit premiers roman

Son style, son univers, portent la marque des écrivains américains qu'il aime, Raymond Carver (dont Cohen a publié les œuvres complètes), Charles Bukowski, John Fante, Jim Harrison, John Updike.

« Pour moi qui n'étais pas un lettré, leurs livres m'étaient accessibles. Ils parlaient d'un monde qui m'était extrêmement familier, que je comprenais tout de suite. Ces types sentaient les choses comme moi. Updike, m'a libéré la tête, j'ai lu ses 37 livres, y compris celui sur le golf. J'aurais aimé l'avoir comme professeur. Il apprend à prendre son temps pour raconter une histoire. C'est une DS 21. »

Fidèle à sa technique des débuts, JPD écrit tous ses livres en un mois, au rythme de dix pages jusqu'à quatre heures du matin. Après quoi, il peut vivre sans contrainte le reste de l'année en attendant de se mettre au suivant. *« La littérature t'offre le moyen de gagner ta vie le moins douloureusement possible. Ce mode de vie me convient. Le truc, c'est le rapport au temps. Je n'ai aucune prétention sur ce que je fais, mais je le fais. Mon seul orgueil, c'est d'être propriétaire de mon temps. Si tu veux être libre pour vivre ta vie comme tu l'entends, être heureux, aimer, il faut rogner sur le travail et sur le sommeil. Ta vie, tu ne sais pas combien de temps elle va durer. T'es dans le tas, ça peut tomber sur toi à n'importe quel moment. Y'a pas de préavis », il doit penser à la vie de son père.*

Ses héros

Avoir du temps, c'est aussi une façon de nourrir ses romans.

« Plus tu traînes, plus tu as de la chance de rencontrer un mec qui est une histoire à lui tout seul. Être là au bon moment, c'est lié au temps. »

Comme ce plombier qui, tous les matins, commençait à lui parler pendant une heure de sa femme qui venait de le plaquer. Il était distrait aussi, pouvait oublier de faire une soudure. Les deux hommes se sont retrouvés dans 20 centimètres d'eau. Sans se démonter, le plombier a retiré son pantalon pour essorer. L'aventure figure dans l'hilarant *Vous plaisantez Monsieur Tanner*, en bonne place.

Les personnages de Jean-Paul Dubois, légèrement dépressifs, décalés, bourrés d'humour se ressemblent d'un roman à l'autre. Ses « Paul » forcent la sympathie et séduisent les metteurs en scène. Sam Karmann a adapté *Kennedy et moi*, avec Jean-Pierre Bacri. Thomas Vincent *Le Cas Sneijder*, devenu *La Nouvelle vie de Paul Sneijder*, avec Thierry Lhermitte, sorti au printemps 2016, et Philippe Lioret *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*, rebaptisé *Le Fils de Jean (2016)*, avec Pierre Deladonchamps, qui sortira en même temps que *La Succession*.

Tous les personnages de Dubois ont un côté losers attachants, qui ne se départissent jamais d'un léger sourire, même au plus fort de la tourmente… Et dont les obsessions singulières viennent nourrir les pages (des tondeuses à gazon aux femmes éprises de pouvoir

Comment qualifieriez-vous Paul ?

« Ça peut être très différent au fil des années. C'est quelqu'un qui a du mal à supporter l'autorité et qui ne supporte pas d'avoir une autorité sur quelqu'un. Quelqu'un qui espère être libre, dans le cadre de la petite vie que nous avons, mais qui ne veut surtout pas empiéter sur celle des autres. Et qui ne supporte pas qu'on empiète sur la sienne. Il a un désir de liberté et de respect réciproque, c'est la base des histoires. C'est pas quelqu'un qui va conquérir le monde… Il ne porte pas le mal, il aimerait vivre dans un monde harmonieux. Le narrateur, je crois que c'est un type qui est dans le doute et l'inquiétude en permanence et qui se démerde comme il peut. »

Des thèmes récurrents :

- La tondeuse à gazon.
- Le rugby.
- Accidents maritimes, accidents d'avion.
- Les voitures.
- L'amour et le sexe.
- Le dentiste.

L'Amérique :

Jean-Paul Dubois a écrit pour *le Nouvel Observateur* une série d'articles sur les États-Unis dont une sélection a été publiée dans deux recueils, *L'Amérique m'inquiète* et *Jusque-là tout allait bien en Amérique*.

Le mode d'écriture de ces articles se rapproche de la nouvelle. Plutôt que d'informer sur l'actualité immédiate, ils racontent le plus souvent une histoire édifiante, une vision d'une certaine facette de l'Amérique, individualiste, dure aux faibles, violente économiquement et dans son système judiciaire. Le regard que Dubois y porte sur les États-Unis est plutôt négatif et incrédule.

Il lui est arrivé d'insérer dans ses romans des épisodes décrits dans ses articles pour *le Nouvel Observateur*, comme celui du Kombucha, champignon élevé dans *Les Accommodements raisonnables* et qu'on retrouve dans *L'Amérique m'inquiète.*

Si le personnage principal des romans de Dubois est toujours originaire de Toulouse, il est aussi souvent attiré par l'Amérique, que ce soit par les États-Unis ou par le Canada.

Conclusion

Il a publié une vingtaine de romans, un essai, deux recueils de nouvelles et deux recueils d'articles ; il a préfacé un livre de photographies consacrées aux pins Bristlecone, quadrimillénaires, les plus vieux arbres du monde, et un recueil de nouvelles proches de ce qu'il écrit lui-même. Il collabore parfois à des périodiques.

Dans un entretien réalisé en 2005, il se définit comme libertaire : écrire, c'est sa façon à lui de faire toujours de la politique. Comme pour rappeler qu'il y a des gens qui ont et des gens qui n'ont pas, des gens qui dominent et d'autres qui sont soumis et que la société sécrète en permanence ce genre de relations d'injustice. Selon lui, même dans le mauvais sens, l'inégalité est "fondateur" d'une société.

Une patte que l'on retrouve dans *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon.* Nicolas Vivès confie :

Jean-Paul Dubois est proche des écrivains américains : c'est un artisan pas un artiste, ni un intellectuel de Saint- Germain-des-Près. Ce qu'il veut c'est **procurer deux heures de lecture et de plaisir.** Et ça fonctionne très bien ! Il aurait largement pu avoir le Goncourt avant !

Prix littéraires

- Prix de l'Humour noir Xavier Forneret 1991 pour *Vous aurez de mes nouvelles.*
- Prix France Télévisions 1996 pour *Kennedy et moi*
- Prix Femina 2004 pour *Une vie française*
- Prix du roman Fnac 2004 pour *Une vie française*
- Prix Alexandre-Vialatte 2012 pour *Le Cas Sneijder*
- Prix Goncourt 2019 pour *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*

LES OUVRAGES DE Jean -Paul DUBOIS

- **Éloge du gaucher dans un monde manchot. 1986**

Un homme sur dix vit sa vie à l'envers. Un homme sur dix a une existence un peu plus compliquée que les autres. Un homme sur dix sait pourtant qu'il n'a pas le choix, puisque les choses ont toujours été ainsi. Alors un homme sur dix se résigne à subir sa condition de gaucher dans un monde de droitiers.
Éloge du gaucher n'est pas un manifeste. Seulement la remise en ordre d'idées reçues, la réhabilitation d'un peuple épars, d'une caste discrète. *Éloge du gaucher*, c'est l'histoire éternelle d'êtres différents, qui ont été marqués par ce onzième commandement : "Écris avec ta jolie main", et qui ont dû s'adapter à un monde créé par et pour les droitiers, où l'on obéit à la priorité à droite, où il est inconvenant de saluer de la main gauche et suspect de se lever du pied gauche.
Éloge du gaucher , c'est enfin un gaucher (contrarié) qui vous dit : "Si l'on pouvait vivre à mi-chemin entre ses deux mains, sans jamais avoir à choisir , vieillir serait un jeu d'enfant."
Un homme sur dix devrait lire ce livre.

- **Tous les matins, je me lève. 1988**

Paul Ackerman se lève tous les matins à midi. C'est un détail qui suffit à vous mettre en porte-à-faux, un pas à côté du monde. La nuit, Paul Ackerman écrit des romans pour nourrir sa famille et mène de front, en rêve, une triple carrière de rugbyman, de golfeur et d'homme-oiseau. Le reste du temps, sa vie ne ressemble à rien, mais elle a le mérite de lui ressembler.

- **Maria est morte. 1989**

Sa fille de dix ans est morte en tombant dans les escaliers. Pour retrouver la femme qui l'a quitté et lui dire simplement " Maria est morte, notre fille est morte ", Samuel Bronchowski s'envole pour l'Asie. Au cours de ce voyage épique, il croisera des vieillards cruels, des muets lubriques, des boxeurs fous, des femmes sans âge, des êtres étreints par la sottise et la Lâcheté. Et chaque nuit ramènera à son esprit une phrase unique : "Maria est morte·"·

- **Les poissons me regardent. 1990**

Rien ne va plus pour Emmanuel Zimmerman. Son métier de journaliste sportif l'ennuie à mourir, sa petite amie vient de le quitter : la vie semble décidément «

aussi vide qu'une plage en hiver ». Pour couronner le tout, un forcené vient frapper violemment à sa porte en menaçant de lui refaire le portrait. Et si cet inconnu allait changer sa vie ?

- **Vous aurez de mes nouvelles. 1991**

Un psychanalyste fulmine de rage lorsque son patient met un terme à leurs séances. À plus de quatre-vingts mètres de hauteur, sous prétexte qu'il ne craint pas le vertige, un ouvrier de chantier travaille sans protections. Une plaquette de beurre inspire à un insomniaque des envies diaboliques. Assis au volant de sa voiture, un père lit les derniers mots de son fils disparu : « Bientôt, vous aurez de mes nouvelles. »
Vingt-huit nouvelles constituent ce recueil, autant de nouvelles humaines et lumineuses, comme une invitation à ôter tous les masques, une promenade tendre et légère dans la folie ordinaire.
Une trentaine de nouvelles "américaines" puisque la plupart se passent sur ce continent. Style maîtrisé malgré la désinvolture du ton. Grand Prix de l'humour noir Xavier Forneret.

- **Parfois, je ris tout seul. 1992**

Un écrivain violent honore une drôle de tradition familiale. Un accidenté de la route, affolé, somme aux ambulanciers de s'occuper de son fils. Un couple se querelle sèchement à propos d'un manteau de fourrure. À travers le fou rire déplacé d'un ouvrier de chantier, le prénom singulier d'une psychanalyste, le mystérieux message d'un répondeur téléphonique, Jean-Paul Dubois s'engage dans une exploration de la banalité. Comme une série de polaroïds, des textes aussi courts qu'insolites.
Entre Desproges et Beckett, des instantanés insolites, féroces et extrêmement drôles des petits dérapages de la vie quotidienne. (Cent vingt-trois brèves chroniques)

- **Une année sous silence. 1992**

Paul Miller s'est coupé du monde depuis le suicide de sa femme vécu comme une dernière provocation. Installé dans son nouvel appartement comme une bombe à retardement, il épie ses voisins, tourmente sexuellement les jeunes femmes, harcèle un curé libidineux, révère une strip-teaseuse et a totalement renié ses enfants, mais surtout il se tait. Une année va passer, de comédies en scandales, sans que nul ne comprenne où veut en venir Miller. Pas même son psychiatre, au bord de la crise de nerfs...

- **Prends soin de moi. 1993**

Paul Osterman l'a décidé. À 43 ans, il est temps de passer aux choses sérieuses : arrêter de travailler et se consacrer à quelques occupations gratifiantes telles que la névrose, la dépression, la dépréciation de soi-même ou la migraine ophtalmique.

Paul Osterman se décrit comme un éditeur de 40 ans à la retraite, phobique du bord de mer, dont l'activité principale consiste à faire entrer et sortir de l'air de ses poumons. Il vit à San Francisco en étant nostalgique de la France, tire ses revenus d'une série de livres d'art contemporain et d'encyclopédies animalières édités au début des années 80.

Pétillant et corrosif, *Prends soin de moi* raconte avec un sens de la dérision irrésistible les petits et grands malheurs d'un anti-héros moderne.

- **La vie me fait peur.1994**

À trente-trois mille pieds, prendre de la hauteur. Dans l'avion qui le conduit à Miami, Paul Siegelman s'emploie à rassembler ses souvenirs : la perte de sa mère, les acrobaties financières de son père, ses relations tumultueuses avec les femmes. Incapable de prendre des décisions, Paul est une proie que l'on manipule. Rester « petit », une angoisse familière comme toutes ces passions simples qui sont autant de remèdes à la dureté de la vie. Paul ne s'attend pas à ce que, bientôt, un événement bouleverse le cours des choses.

- **Kennedy et moi. 1996**

Samuel Polaris va mal. Très mal. Il achète un revolver, visite l'amant de sa femme dans son cabinet de médecine, puis mord sauvagement son dentiste. Et si ce n'était pas lui mais bien ceux qui l'entourent, les gens « normaux », qui s'étaient embourbés dans la folie ? Samuel n'a pas d'autre choix que de reconquérir sa dignité. Même si, pour ce faire, il doit recourir au vol de la montre de son psychiatre. Celle qui habillait le poignet de Kennedy le jour de son assassinat.

- **Chroniques de la vie américaine .1. L'Amérique m'inquiète. 1996**

Comment se porte l'Amérique ? À quoi rêve-t-elle ? Jean-Paul Dubois croque, au fil de ses voyages, la vie quotidienne de cet étrange pays-continent : ici un magasin spécialisé dans la vente de lunettes pour chiens, là une stripteaseuse qui déclare ses prothèses mammaires comme outil de travail, là encore un combat de gladiateurs modernes ! L'Amérique des possibles fait parfois froid dans le dos...

De 1990 à 2002, Jean-Paul Dubois a sillonné le pays et capté ce qui nourrira le vote Trump en novembre 2016. Adapté à la radio, chacun de ces cinq épisodes est l'occasion d'une rencontre qui dresse le tableau, non dénué d'humour noir, d'une Amérique sombre et violente. Cette phrase, il l'a entendue dans la bouche d'un vieux détenu dans une prison du Texas : "Je suis encore bouclé ici pour cinq ans. Il paraît que je terrifiais tout mon quartier. Moi, je vais te dire, c'est l'Amérique tout entière qui m'inquiète."

-

- **2. Jusqu'ici tout allait bien en Amérique. 2002**

En 1996 déjà, Jean-Paul Dubois intitulait un premier recueil L'Amérique m'inquiète. Celui-ci doit son titre aux événements du 11 septembre : les trois premières chroniques ont été publiées dans Le Nouvel Observateur juste après. Elles transmettent l'émotion et la peur de ces journées étranges en croquis rapides, fraternels mais distanciés. Les reportages qui suivent, publiés entre 1996 et 2001, démentent l'optimisme ironique du titre. Ils forment un catalogue déraisonnable des absurdités que l'Amérique sait engendrer dans sa démesure. Un petit malin fait fortune en vendant des parcelles de Mars et de la Lune. Tel autre, pour faire faire des économies au contribuable, traite ses prisonniers pire que des chiens. Un troisième met en scène les péchés capitaux façon Grand-Guignol pour dissuader les croyants. Le maniement des armes et l'autodéfense, l'obsession de l'argent, la peur de la mort et la fascination pour les exécutions capitales, les croyances hallucinées, l'attente de la venue des extraterrestres, animent ces tableaux vivants fort habilement peints.

Tous les textes sont de la même trempe, empreints d'une ambiance à la Dubois, d'une sensibilité à fleur de peau et d'humour noir. S'attacher à ces petits morceaux d'existence dérisoires d'individus un peu hors normes et qui, mis bout à bout, forment le reflet d'une civilisation pas forcément exemplaire constitue le tour de force de cet ouvrage.

Jean-Paul Dubois a été longtemps correspondant aux USA, il connaît bien le pays, il a parfois une image d'"écrivain américain".

- **Je pense à autre chose. 1997**

À l'hôpital psychiatrique de Jérusalem, Paul Klein avale consciencieusement les pilules que les infirmières lui administrent. Débarrassé de toute pudeur, il décide de se confesser. Mari délaissé, amant fatigué, météorologue désabusé, il est surtout persuadé d'être la victime d'un complot fomenté par son frère jumeau, Simon. Ce double machiavélique a-t-il détruit sa vie ? Chez Jean-Paul Dubois, les paranoïaques ont raison de se faire du souci.
Les prénoms de Paul et d'Anna dans le couple, la gémellité, les villes de Toulouse et de Montréal, la famille, l'adultère, la parentalité et la santé mentale, tous des thèmes chers à Jean-Paul Dubois et qu'on retrouve dans ce titre.

- **Si ce livre pouvait me rapprocher de toi. 1999**

Paul Peremülter est écrivain. À la fin de son treizième livre, déçu par son travail et toute une vie d'homme assis, quitté par sa femme dominatrice, il entreprend un périple aux États-Unis puis au Québec pour suivre les traces de son père inconnu, il voulait voir le lac où celui-ci partait pêcher deux mois par an et où il s'est noyé. Mais ce voyage, qu'il

voudrait simplement excentrique, va le conduire au plus profond de lui-même. C'est dans ce monde magique et étouffant qu'il découvrira ce qu'il n'aurait jamais dû savoir. Arrivé à La Tuque, au Nord Est de Montréal, il est accueilli par un ami de son père qui lui révèle un secret aussi inattendu que bouleversant.
Dans (presque) tous les romans de Jean-Paul Dubois, le personnage principal s'appelle Paul. Dans (presque) tous les romans de Jean-Paul Dubois, il y a un problème avec le père. Dans (presque) tous les romans de Jean-Paul Dubois il est question de quête existentielle et de solitude intérieure, d'un fardeau lourd à porter et difficile à évacuer. Dans (presque) tous les romans de Jean-Paul Dubois on croise des types attachants en diable que l'on accompagne pour un bout de chemin et que l'on quitte à regret en sachant qu'on ne les oubliera pas de sitôt.

- **Une vie française. 2004**

Paul Blick, fils de correctrice et de concessionnaire Simca à Toulouse, est d'abord le fils de la Ve République. Son existence, ponctuée par la succession des hommes au pouvoir, balance entre désir de révolte, confort bourgeois et recherche d'un absolu désillusionné. Marié à la fille de son patron, papa poule puis jardinier mélancolique, Paul mène une vie à laquelle chacun peut s'identifier parce qu'inscrite dans une Histoire en marche. Une vie française, qui subit le monde autant qu'elle le construit.

[Le narrateur, Paul Blick, est (comme l'auteur) né à Toulouse en 1950. Il raconte son parcours et sa vie depuis l'âge de huit ans (1958) jusqu'à celui de cinquante-quatre ans (2004). Le livre est découpé en chapitres portant les noms des présidents de la Ve République, de « Charles de Gaulle » à « Jacques Chirac (II) », avec même deux très courts chapitres intitulés « Alain Poher ».]

Le roman commence par le cri de la mère du narrateur, apprenant la mort de son fils aîné Vincent. Cette mort qui ouvre le roman planera sur toute la vie de Paul Blick, comme une absence et presque comme un reproche. Les chapitres qui se succèdent racontent cette « vie française » de manière très factuelle, sans grands effets et dans toute sa banalité : morosité du cocon familial, études, mariage, mésentente et éloignement entre conjoints, naissance des enfants, deuils et petites joies, travail et chômage, parsèment l'existence de Paul Blick. Photographe (c'est un des hobbies de son père, et il a hérité de l'appareil de Vincent), le narrateur se spécialise dans la photographie d'arbres et d'insectes, connaît un temps le succès puis perd tout à la suite des difficultés (aux malversations ?) financières de l'entreprise de sa femme Anna : il se reconvertit alors, à cinquante ans, en jardinier paysagiste.

L'actualité politique nationale et internationale, et en particulier les présidents de la République, s'insèrent régulièrement dans la vie de Paul Blick : parfois de très loin (le narrateur ne sait plus ce qu'il faisait le jour de l'assassinat de John F. Kennedy, manière de retourner un poncif bien connu), parfois de très près (François Mitterrand lui-même l'appelle pour demander au narrateur de faire son portrait), parfois de manière terriblement intime (comme quand le Général de Gaulle semble habiter le téléviseur familial dans les années qui suivent la mort de Vincent).

- **Vous plaisantez, Monsieur Tanner. 2006**

À la mort de son oncle, Paul Tanner hérite d'une immense maison qu'il entreprend de rénover accompagné de professionnels. Il ne présage pas l'orage qui menace : maçons déments, couvreurs délinquants, électriciens fous, tous semblent s'être donné le mot pour rendre la vie impossible à monsieur Tanner. Chronique d'un douloureux combat, galerie de portraits terriblement humains, une comédie noire orchestrée par des hommes de chantier.

- **Hommes entre eux. 2007**

Paul Hasseelbank et Floyd Paterson n'ont aucune raison de se rencontrer. L'un vit à Toulouse. Il est gravement malade. L'autre habite Northy Bay (Ontario). Il sillonne les grands espaces et chasse à l'arc en solitaire.
Pourtant, à leur insu, quelque chose relie ces deux hommes. Quelque chose, ou plutôt quelqu'un. L'un et l'autre ont aimé la même femme, Anna, qui les a quittés. Dès lors, leur rencontre devient inévitable. Entre Hasselbank, le Français au bout du rouleau, et Paterson, l'homme des bois, une relation violente et subtile se noue. Dans le huis clos d'une maison rouge isolé par le blizzard, au bord d'un lac gelé, ils vont connaître, enfin, leur heure de vérité.
Ces hommes entre eux peuvent-ils survivre dans un monde transformé en désert par la disparition d'une femme ?

- **Les Accommodements raisonnables. 2008**

Aucun des « fondamentaux » ne manque à l'appel : Toulouse, un anti-héros (Paul Stern) et son épouse (Anna), un père encombrant, l'actuel président de la République, l'Amérique, les bateaux, les petits-enfants, etc. Cette fois, Jean-Paul Dubois nous conduit à Hollywood. Paul doit y réécrire le scénario d'un film dont il est l'auteur, pour le compte d'un producteur qui prétend en tirer un remake. En réalité, Paul est parti pour oublier la maladie de sa femme, en dépression profonde, le remariage scandaleux de son père et, de manière plus générale, son échec personnel. Embauché par la Paramount, il découvre un autre univers où le sexe, l'argent, la drogue, la célébrité, mais aussi le désespoir occupent une place centrale. Et puis, il rencontre Selma Chantz, employée comme lui par la Paramount. Et sa vie bascule. Car Selma est le double parfait d'Anna, avec trente ans de moins…Une femme fascinante et dangereuse. Tragique et drôle, jetant sur son époque un regard lucide, ce livre de la maturité garde néanmoins le charme des héros de Jean-Paul Dubois, éternels adolescents écartelés entre leur amour de la vie et leur sens aigu de la culpabilité.

- **Le Cas Sneijder. 2011**

Paul Sneijder est l'unique survivant d'un accident d'ascenseur. Sa fille y a perdu la vie. Depuis ce jour, sa perception de la réalité s'est affinée, comme si quelqu'un avait monté le son du vacarme du monde. Comment continuer à vivre, avec une épouse tyrannique qui ramène un poulet rôti les jours où elle voit son amant ? En changeant de métier : promener des chiens, voilà une activité attrayante.

- **La Succession. 2016** (sélectionné pour le Goncourt 2016)

Paul Katrakilis vit à Miami depuis quelques années. Il a beau y avoir connu le bonheur, rien n'y fait : il est complètement inadapté au monde. Même le jaï-alaï, cette variante de la pelote basque dont la beauté le transporte et qu'il pratique en professionnel, ne parvient plus à chasser le poids qui pèse sur ses épaules. L'appel du consulat de France lui annonçant la mort de son père le pousse à affronter le souvenir d'une famille qu'il a tenté en vain de laisser derrière lui.
Car les Katrakilis n'ont rien d'une famille banale : le grand père, Spyridon, médecin de Staline, a fui autrefois l'URSS avec dans ses bagages une lamelle du cerveau du dictateur; le père, Adrian, médecin lui aussi, était un homme insensible, sans vocation ; l'oncle Jules et la mère, Anna, ont vécu comme mari et femme dans la grande maison commune. En outre, cette famille semble, d'une manière ou d'une autre, vouée passionnément à sa propre extinction.
Paul doit maintenant se confronter à l'histoire tragique de son ascendance, se résoudre à vider la demeure. Jusqu'au moment où il tombe sur deux carnets noirs tenus par son père. Ils lui apprendront quel sens donner à son héritage.
Avec La Succession, Jean-Paul Dubois nous livre une histoire bouleversante où l'évocation nostalgique du bonheur se mêle à la tristesse de la perte. On y retrouve intacts son élégance, son goût pour l'absurde et la liste de ses obsessions.

- **Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon.2019.** Prix Goncourt

Dans la cellule qu'il partage avec Horton, un Hells Angel incarcéré pour meurtre, il se raconte sa vie. L'enfance, à Toulouse, entre un père pasteur et une mère gérante d'une salle de cinéma. Son métier de superintendant à la résidence L'Excelsior, où il réparait les âmes et entretenait les bâtiments. Les moments de folle liberté dans l'aéroplane de Winona, sa compagne pilote. Et le crime qui l'a conduit en prison.
Dans cet admirable roman, on retrouve un écrivain animé par un sens aigu de la fraternité. Et par un sentiment de révolte à l'égard de toutes les injustices.

Jean-Paul Dubois a aussi signé deux nouvelles, parues dans **"13 à table", éd 2021 et 2022.**